

Métropoles

11 (2012) Varia

Jean-Yves Authier et Sonia Lehman-Frisch

Variations sur un thème : Les manières d'habiter des enfants dans les quartiers gentrifiés à Paris, Londres et San Francisco

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.



Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Jean-Yves Authier et Sonia Lehman-Frisch, « Variations sur un thème : Les manières d'habiter des enfants dans les quartiers gentrifiés à Paris, Londres et San Francisco », *Métropoles* [En ligne], 11 | 2012, mis en ligne le 12 décembre 2012, consulté le 10 septembre 2016. URL : http://metropoles.revues.org/4584

Éditeur : Philippe Genestier http://metropoles.revues.org http://www.revues.org

Document accessible en ligne sur :

http://metropoles.revues.org/4584

Document généré automatiquement le 10 septembre 2016.

Métropoles est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Jean-Yves Authier et Sonia Lehman-Frisch

Variations sur un thème : Les manières d'habiter des enfants dans les quartiers gentrifiés à Paris, Londres et San Francisco

- Depuis l'étude pionnière de Ruth Glass dans les années 1960, consacrée au renouvellement social d'un quartier ancien populaire du centre de Londres « envahi » par des ménages appartenant aux couches moyennes et supérieures (Glass, 1964), la « gentrification » a fait l'objet d'une abondante littérature (Atkinson, Bridge, 2005; Lees, Slater et Wyly, 2008; Authier, Bidou, 2008). Mais, comme le soulignait récemment Anne Clerval, « la place des familles et des enfants dans la gentrification n'a [...] été que peu abordée jusqu'ici » (Clerval, 2008, p. 43)¹.
- Lorsque c'est le cas, les auteurs se sont principalement attachés à analyser les stratégies 2 scolaires des familles de classes moyennes, qui constituent un bon analyseur de leur rapport à la « mixité sociale », soit à l'intérieur de recherches directement centrées sur la gentrification (Butler, 2003; Butler, Robson, 2003; Clerval, 2008; Collet, 2010), soit dans le cadre de travaux portant plus largement sur les choix éducatifs des classes moyennes (Oberti, 2007; Van Zanten, 2009). Dans une perspective relativement proche, d'autres chercheurs, moins nombreux, ont exploré les choix de prise en charge de la petite enfance effectués par des parents appartenant aux classes moyennes dans des quartiers gentrifiés (Ball, Vincent et Kemp, 2004). Enfin, quelques auteurs ont étudié les choix résidentiels de familles de classes moyennes qui, plutôt que de s'installer en banlieue comme c'est généralement le cas, ont préféré emménager et élever leurs enfants dans des quartiers gentrifiés dans le centre des villes (Karsten, 2003, 2007). Dans cet ensemble relativement limité de travaux, les chercheurs ont ainsi davantage porté leur regard sur les familles de classes moyennes que sur les familles de milieux populaires. Plus encore, dans ces recherches, les auteurs se sont davantage intéressés aux parents qu'aux enfants, à partir d'enquêtes réalisées exclusivement auprès d'adultes. Aussi, ces travaux apportent au total assez peu d'éléments de connaissance sur les manières d'habiter des enfants, de différents milieux sociaux, qui résident dans les quartiers gentrifiés, et sur leurs manières de cohabiter au-delà des murs de l'école. Et pourtant les enfants sont aussi des habitants de ces quartiers, porteurs de pratiques et de relations sociales, qui peuvent avoir des effets en retour sur les manières d'habiter et de cohabiter de leurs parents. De surcroît, leurs pratiques et sociabilités locales, parce qu'elles sont peu ou prou définies par leurs parents, constituent également un bon analyseur des rapports que leurs parents entretiennent à la « mixité sociale » dans les quartiers gentrifiés.
- Ce faible intérêt pour les enfants et leurs manières d'habiter n'est pas propre à la littérature sur la gentrification. Dans les sciences sociales francophones, il existe en effet relativement peu de travaux sur les enfants avant l'adolescence (Sirota, 2006), et en particulier très peu d'études sur les pratiques urbaines des enfants : « [...] la plupart des recherches hors de la sphère privée s'intéressent à d'autres institutions que la famille la crèche, les conseils municipaux d'enfants, l'école, les centres de loisirs [...] et peu de travaux concernent les enfants de moins de douze ans dans la sphère publique à strictement parler » (Danic, Delalande et Rayou, 2006, p. 82). Même si quelques études pionnières avaient ouvert la voie à des recherches sur les pratiques des enfants dans la ville et sur leurs perceptions des espaces urbains (Casabianca de, 1959; Frémont, 1976; Chombart de Lauwe, 1977), ce champ de recherche est longtemps resté relativement marginal en France et dans les pays francophones. Ces dernières années, quelques travaux sur ces thématiques ont vu le jour, mais il s'agit principalement soit de travaux sur « les enfants de la rue » (Tessier, 2005; Morelle, 2007), soit de travaux de psychologues (associés parfois à des géographes) qui analysent les modalités de développement des compétences

spatiales des enfants dans une perspective cognitiviste (Ramadier, Depeau, 2010; Enaux, Legendre, 2010), ou qui étudient la manière dont les connaissances de l'espace (urbain) des enfants s'articulent avec leurs pratiques, leurs mobilités et leur autonomie de déplacement (Depeau, 2003, 2008; Tsoukala, 2007; Legendre 2010). Dans le champ de la sociologie urbaine, les rares productions contemporaines qui font référence aux enfants se contentent d'avancer, de façon très générale, que le territoire privilégié des jeunes enfants dans la ville est le quartier (de résidence), au contraire des habitants adultes (Ascher, 1995).

- Le faible nombre des recherches francophones sur les enfants et la ville contraste avec la vitalité de ce champ dans la littérature scientifique anglophone². À la suite de quelques précurseurs (Lynch, 1977; Ward, 1978; Hart, 1979), de nombreux chercheurs se réclamant des *Children's Studies* se sont penchés, à partir des années 1990, sur les pratiques quotidiennes des enfants dans les villes, et ont mis en lumière quatre tendances concomitantes : ils ont montré le déclin de leur présence dans les espaces publics, leur perte d'autonomie spatiale, l'institutionnalisation de leurs activités et l'archipélisation de leurs pratiques (Holloway, Valentine, 2000; Chawla, 2002; Christensen, O'Brien, 2003; Valentine, 2004). En même temps, récusant l'idée d'enfant universel, ils ont reconnu l'importance des différenciations sociales et résidentielles dans la structuration des territoires des enfants. Reste que les travaux directement centrés sur cette question sont peu nombreux (Karsten, 2005; Nordström, 2010), et plus rares encore sont les études qui la traitent en comparant des enfants résidant dans plusieurs quartiers du même type, ou en examinant, dans un quartier donné, les différentes manières d'habiter et de cohabiter des enfants.
- 5 Dans ce contexte, cet article se propose d'étudier les manières d'habiter et de cohabiter des enfants – et leurs variations – dans les quartiers gentrifiés, en interrogeant les effets du contexte résidentiel et des caractéristiques sociales des enfants. Il se fonde sur une recherche réalisée dans trois quartiers gentrifiés de Paris (les Batignolles), Londres (Stoke Newington) et San Francisco (Noe Valley)³, dont l'objectif général était d'étudier les rapports de cohabitation qui s'instaurent dans les quartiers gentrifiés entre les ménages « gentrifieurs » (de classes moyennes ou moyennes supérieures) et les ménages « gentrifiés » (de classes populaires), à travers la question des enfants⁴. Il s'agissait d'examiner comment les enfants sont pris en compte dans les choix résidentiels des habitants de ces quartiers, d'étudier comment les enfants interviennent dans les manières d'habiter et de cohabiter des ménages « gentrifieurs » et des ménages « gentrifiés », mais également d'observer les manières d'habiter et de cohabiter des enfants eux-mêmes. Dans ces perspectives, et afin de repérer à la fois des tendances communes et des différenciations « locales », nous avons choisi de travailler sur trois grandes villes où les processus de gentrification sont bien documentés (Lehman-Frisch, 2002; Butler, Robson, 2003; Clerval, 2008), et dont les municipalités respectives ont récemment désigné la question des enfants (de leur affaiblissement numérique et des inégalités croissantes qui les frappent) comme l'une de leurs préoccupations majeures. À l'intérieur de ces trois villes, les quartiers sélectionnés ont tous un passé solidement populaire, et ont également traversé une phase de déclin socio-spatial avant d'être investis par les couches moyennes et moyennes supérieures à partir des années 1980 et surtout 1990. Ce sont aussi tous les trois des quartiers identifiés par les habitants comme « très familiaux », où les enfants sont surreprésentés par rapport aux villes dans lesquelles ils s'inscrivent. Au sein de ces quartiers, le travail d'enquête a pris la forme d'investigations à la fois auprès d'habitants adultes et auprès d'enfants.
- Dans cet article, nous mobiliserons exclusivement les matériaux issus des entretiens que nous avons réalisés avec ces enfants (voir l'annexe méthodologique). Dans un premier temps, nous proposerons une vue d'ensemble des rapports symboliques et effectifs que les enfants enquêtés entretiennent avec les trois quartiers observés. Nous montrerons ensuite que les manières d'habiter les quartiers gentrifiés des enfants sont traversées par de fortes différenciations, qui tiennent pour partie aux contextes dans lesquels ils résident, et pour partie aux caractéristiques sociales propres aux enfants (milieu social, sexe, âge, etc.). Sur la base de ces analyses, nous distinguerons alors des « vies de quartier » très contrastées, qui, à la fois résultent de et participent à la différenciation sociale de ces enfants.

Des espaces « habités »... sous surveillance

7

Faisant écho à l'attachement consensuel des adultes pour les quartiers gentrifiés, maintes fois montré par les travaux sur la gentrification (Ley, 1996; Authier, 2001; Butler, Robson, 2003), une grande majorité des enfants enquêtés affirme apprécier les quartiers gentrifiés. S'ils sont très appréciés, les quartiers gentrifiés sont aussi globalement bien connus des enfants : 60,7 % d'entre eux ont reconnu l'ensemble des lieux représentés sur les photographies, tandis qu'à l'opposé, seuls 11,4 % des enfants ont une faible connaissance du quartier. Le degré de connaissance du quartier n'est pas uniformément réparti entre les enfants, loin de là. Ainsi, les enfants qui habitent le quartier sont proportionnellement plus nombreux à bien le connaître que ceux qui habitent ailleurs, mais plus de la moitié de ces derniers sont tout de même très familiers des lieux. Associé à la localisation du logement, mais pas totalement déterminé par elle, le mode de déplacement du domicile à l'école intervient aussi dans la connaissance du quartier : les enfants qui vont à l'école à pied (toujours ou parfois) ont une meilleure connaissance des quartiers de l'enquête que ceux qui vont à l'école exclusivement en voiture et/ou en transports en commun. Le milieu social joue par ailleurs un rôle très net : plus les enfants sont issus de milieux sociaux aisés, plus leur connaissance du quartier est bonne. De même, il apparaît que les garçons sont plus nombreux à en avoir une bonne connaissance que les filles. La connaissance du quartier varie donc nettement en fonction des différenciations sociales des enfants, et c'est à la lumière de leurs usages du quartier que ces variations prennent tout leur sens.

Tableau 4 : Les usages des quartiers gentrifiés

	Très souvent	Souvent	Rarement	Jamais	Total
La fréquentation des parcs et jardins publics	28,3	38,3	30,8	2,5	100
La fréquentation des commerces	15,8	43,3	30,0	10,8	100
La fréquentation des bibliothèques	16,7	37,5	24,2	21,7	100
Les activités pratiquées	Activités à l'école	Activités hors de l'école	Les deux	Pas d'activité	Total
	32,7	37,3	18,2	11,8	100
Indice d'usage du quartier	Très fort usage (N =4)	Fort usage (N =3)	Usage limité (N =2)	Faible usage (N =0/1)	Total
	32,1	23,6	27,4	17,0	100

Remarques: tous les chiffres mentionnés correspondent à des pourcentages; l'indice d'usage du quartier comptabilise le nombre de pratiques effectuées très souvent ou souvent (pour la fréquentation des parcs, des commerces et des bibliothèques) plus le fait de pratiquer ou non des activités extrascolaires (à l'école et/ou hors de l'école).

- Si les enfants apprécient les quartiers gentrifiés et s'ils les connaissent bien, c'est qu'ils en ont un usage intensif. Ils sont ainsi très nombreux à cumuler plusieurs types de pratiques (la fréquentation des commerces, des parcs ou de la bibliothèque, ou encore la pratique d'activités périscolaires), comme le mesure l'indice d'usage du quartier (cf. tableau 4). Un tiers de ces enfants cumule même l'ensemble de ces usages, et à l'opposé, seule une minorité d'enfants a un faible usage du quartier, n'y pratiquant qu'une seule voire aucune de ces activités. Le quartier n'est donc pas réduit à un simple décor pour la plupart de ces enfants.
- Ces usages forts reposent avant tout sur les activités périscolaires pratiquées dans le quartier, qui concernent plus des quatre-cinquièmes des enfants enquêtés. Ces activités, qui consistent en des activités sportives, culturelles ou religieuses, et qui peuvent être ou non institutionnalisées, se déroulent pour certains au sein de l'école (mais hors du temps scolaire, à l'exemple des « Ateliers bleus » dispensés par la mairie de Paris⁵), pour d'autres ailleurs dans le quartier, tandis que près d'un cinquième des enfants cumulent les deux registres. Ce résultat témoigne du fort développement des activités périscolaires dans les pays développés, comme l'ont montré par ailleurs de nombreux travaux (Lareau, 2003 ; Sautory *et al.*, 2011). Il atteste aussi de leur importance dans la construction du rapport au quartier des enfants, dans la mesure

où elles suscitent des déplacements (piétons ou motorisés) et développent des sociabilités ancrées localement. Les parcs et jardins sont ensuite les lieux les plus fréquentés par l'ensemble des enfants (les deux tiers d'entre eux s'y rendent « très souvent » ou « souvent », et seuls trois enfants n'y vont « jamais »). Ils constituent de ce fait des pôles importants de la socialisation locale des enfants, et font figure de véritables espaces partagés. Une forte proportion des enfants fréquente également « souvent » ou « très souvent » les commerces des quartiers gentrifiés, confortant l'idée que les rues commerçantes des quartiers gentrifiés occupent, pour les enfants comme pour les adultes (Bridge, Dowling, 2001; Lehman-Frisch, 2002), une place privilégiée dans les pratiques locales. Enfin, dans une moindre mesure que les parcs et jardins et les commerces, la bibliothèque n'en constitue pas moins un lieu fréquenté « très souvent » ou « souvent » par plus de la moitié des enfants.

Cependant, les enfants enquêtés ne déploient pas leurs pratiques au sein des quartiers gentrifiés en toute liberté. Bien au contraire, pour près des deux tiers d'entre eux, leurs usages sont « fortement » ou « très fortement » encadrés par leurs parents, qui les accompagnent (ou veillent à ce qu'ils soient accompagnés) lors de leurs déplacements, et ne les laissent pas fréquenter seuls les parcs, les commerces ou la bibliothèque. En particulier, 58 % des enfants se rendent à l'école (ou en reviennent) toujours accompagnés par leurs parents ou par d'autres adultes, et à l'inverse, seuls 17,8 % des enfants font systématiquement ces trajets seuls, confirmant les résultats d'enquêtes récentes sur le fort encadrement des trajets scolaires des enfants à l'école primaire (Sautory *et al.*, 2011). Les usages intensifs des enfants des quartiers gentrifiés se font donc sous la surveillance attentive de leurs parents.

En même temps, ces quartiers gentrifiés ne constituent pas les seuls lieux de vie des enfants enquêtés. Bien sûr, ceux qui n'y habitent pas développent un certain nombre de pratiques et d'activités dans leur quartier de résidence, mais ceux qui y habitent attestent eux aussi de pratiques hors des quartiers gentrifiés. Au total, ils sont nombreux à faire des sorties culturelles et de loisir (50,5 %), à rendre visite à leur famille ou à des amis (46,7 %), à fréquenter des parcs ou jardins (45,7 %), à faire du shopping (44,8 %), ou même à pratiquer des activités sportives ou artistiques (32,4 %), et pour certains, à cumuler une ou plusieurs de ces activités, hors de leur quartier de résidence. Si ce que les enfants font en dehors de leur quartier contribue à structurer leurs usages au sein du quartier, comme nous l'avons analysé ailleurs (Authier, Lehman-Frisch, 2012), la suite de cet article se concentre sur les pratiques au sein des quartiers d'enquête.

Ainsi, les enfants enquêtés « habitent » pleinement les quartiers gentrifiés : ils en expriment dans l'ensemble une représentation positive, une connaissance fine et des usages intensifs. Mais leurs manières d'habiter, qui sont largement encadrées par leurs parents, sont aussi traversées par de nettes différenciations, qui tiennent pour partie à leurs contextes résidentiels, et pour partie à leurs caractéristiques sociales.

Rapports aux quartiers et effets de lieux

Le rapport des enfants aux quartiers gentrifiés varie sensiblement en fonction de leur contexte résidentiel, observé à différentes échelles. Selon que leur domicile est situé au sein ou en dehors de ces quartiers, selon qu'ils résident à une plus ou moins grande distance de l'école, selon, enfin, qu'ils habitent à Paris, à Londres ou à San Francisco, on discerne de nettes différences dans leurs usages des quartiers.

Les enfants enquêtés sont tous des usagers quotidiens des quartiers gentrifiés, mais seulement la moitié d'entre eux y réside, l'autre moitié habitant en dehors des limites des quartiers d'étude. En toute logique, cette caractéristique résidentielle a une forte influence sur les usages des enfants. Ainsi, ceux qui habitent au sein du quartier gentrifié attestent-ils d'usages plus intensifs et diversifiés (73,6 % d'enfants ont un indice d'usage du quartier « fort » ou « très fort ») en comparaison avec les enfants résidant ailleurs (37,7 %). L'écart concernant l'intensité des usages des premiers par rapport aux seconds est particulièrement marqué pour les parcs et les commerces, et secondairement pour la bibliothèque, tandis que la différence concernant les activités extrascolaires pratiquées dans le quartier est nettement moins importante. En revanche, les enfants habitant hors du quartier ont plus tendance que

10

11

12

les autres à pratiquer ces activités au sein de l'école, alors que ceux qui habitent le quartier ont plus souvent des activités en dehors de l'école ou cumulent des activités dans et hors de l'enceinte scolaire.

Dans la même perspective, mais à une échelle plus fine, on observe une forte correspondance entre la distance domicile/école⁶ et l'intensité des usages. Globalement, plus les enfants habitent près de l'école, plus ils présentent des usages intenses et variés du quartier gentrifié, suivant une corrélation linéaire. Sans surprise, avec l'éloignement géographique, les parents renforcent l'encadrement des usages de leurs enfants, avec un seuil très net à deux kilomètres : les enfants habitant au-delà de cette limite sont plus nombreux à être fortement ou très fortement encadrés que les enfants habitant plus près. Dès lors qu'ils habitent à plus d'un kilomètre de l'école, les enfants sont en outre bien moins susceptibles d'effectuer leurs trajets d'école à pied (c'est le cas de 31,1 % d'entre eux, contre 90,4 % pour les enfants habitant plus près), et « toujours ou parfois seuls » (20,7 % contre 66,6 %). Au total, en conformité avec ces résultats, l'encadrement est moins souvent « fort » ou « très fort » pour les enfants habitant les quartiers gentrifiés que pour les autres.

À une échelle plus petite, les Batignolles, Stoke Newington et Noe Valley sont très diversement pratiqués par les enfants enquêtés. L'influence de la localisation du domicile a sa part dans l'explication de ces variations : alors que plus de la moitié des enfants enquêtés aux Batignolles et à Stoke Newington habitent dans le quartier gentrifié, ce n'est le cas que du tiers environ des enfants à Noe Valley. Mais au-delà de ce facteur, certaines différences d'usage émergent, qui paraissent plus directement liées à la spécificité de chaque contexte urbain. Ainsi les enfants de Stoke Newington sont-ils plus nombreux à investir fortement le quartier gentrifié : plus de la moitié d'entre eux cumule la fréquentation des commerces, des parcs, de la bibliothèque et des activités, alors que c'est le cas d'un enfant sur cinq à Noe Valley, et d'un enfant sur six aux Batignolles.

Pour les trois quartiers, les pratiques locales des enfants reposent d'abord sur les activités extrascolaires. Mais à Noe Valley et à Stoke Newington, celles-ci concernent une proportion bien plus considérable d'enfants (près de 95 % dans les deux cas) que dans les Batignolles (78 %): malgré un développement général des activités périscolaires dans les pays occidentaux depuis les années 1990 (Wimer et al., 2006; Ananian, Bauer, 2007; Sautory, 2011), les enfants semblent donc moins systématiquement engagés dans des activités extrascolaires en France qu'aux États-Unis ou au Royaume-Uni, sans doute en lien avec la durée plus longue de leur journée scolaire. Second registre privilégié de pratiques, les parcs et jardins des quartiers gentrifiés sont beaucoup plus souvent fréquentés par les enfants de Stoke Newington et des Batignolles que par ceux de Noe Valley. Dans le quartier gentrifié de San Francisco, certains éléments, comme la petite taille et la localisation excentrée des parcs par rapport au cœur du quartier, ainsi que la forte dispersion résidentielle des enfants enquêtés dans et hors du quartier, ou encore la présence de nombreuses arrière-cours associées aux logements contribuent à expliquer ce résultat. À l'inverse, Clissold Park à Stoke Newington et le Parc Cardinet aux Batignolles constituent des parcs relativement vastes, situés à proximité du cœur du quartier, et apparaissent comme des espaces publics locaux fortement appropriés et largement partagés. Si les enfants de Noe Valley fréquentent moins souvent les parcs locaux, ils sont plus nombreux à fréquenter les commerces du quartier – en conformité avec ce qui avait été observé auprès des adultes habitant ce quartier (Lehman-Frisch, 2002) – que ceux de Stoke Newington, et surtout des Batignolles. Par ailleurs, l'usage de la bibliothèque est davantage favorisé par les enfants de Stoke Newington que par ceux de Noe Valley ou des Batignolles.

Ces usages sont très diversement encadrés selon les quartiers. Les enfants sont proportionnellement plus nombreux à être « (très) fortement » surveillés à Noe Valley (89,6 %) qu'aux Batignolles (64,7 %) et *a fortiori* à Stoke Newington (44,7 %). Ce résultat s'explique en partie par la plus forte dispersion des enfants enquêtés à Noe Valley (dans et hors du quartier d'étude), qui entraîne une forte motorisation des déplacements, comme le confirme la faible proportion des enfants qui se rendent à l'école à pied : l'ensemble de leurs usages du quartier gentrifié est dès lors plus souvent accompagné par des adultes.

15

16

17

Au total, les rapports au quartier des enfants sont clairement travaillés à la fois par des effets de localisations et par des effets de lieux. La géographie n'explique cependant pas tout, et il s'agit désormais de montrer dans quelle mesure la proximité ou la distance sociales influencent aussi les différenciations des usages des quartiers gentrifiés par les enfants.

Des manières d'habiter socialement différenciées

19

20

21

22

23

Les enfants scolarisés dans les écoles publiques (y compris dans l'école confessionnelle de Stoke Newington) et ceux scolarisés dans les écoles privées pratiquent différemment les quartiers observés. Les premiers fréquentent plus souvent les commerces, la bibliothèque et les parcs que les seconds, et se caractérisent, plus globalement, par un indice d'usage du quartier plus élevé. De surcroît, les premiers sont beaucoup moins encadrés par leurs parents dans leurs manières d'habiter le quartier que les seconds. Ces différences peuvent sans doute s'expliquer à nouveau et en partie par un « effet de lieu » conduisant les enfants scolarisés dans telle ou telle école à avoir des pratiques relativement similaires. Elles tiennent aussi certainement au fait que les parents des enfants scolarisés dans le public n'ont pas les mêmes logiques éducatives que les parents des enfants scolarisés dans le privé. Mais derrière ces différences entre enfants du public et enfants du privé résident aussi des différences en termes de milieux sociaux.

Parce que les écoles situées aux Batignolles, à Noe Valley et à Stoke Newington n'accueillent pas seulement des enfants résidant dans ces trois quartiers, parce que certaines familles de classes moyennes ou de classes moyennes supérieures habitant ces quartiers évitent pour leurs enfants les établissements scolaires publics (trop « mixtes ») situés à proximité de leur domicile, et aussi, parce que les ménages (de classes moyennes ou de classes moyennes supérieures) habitant ces quartiers ne correspondent pas tous à des familles avec des enfants (ou avec des enfants en âge d'être scolarisés dans des écoles primaires), la composition de notre population d'enfants est socialement beaucoup plus diversifiée que la population de ces trois quartiers gentrifiés. Ainsi, si les enfants de classes moyennes supérieures (26,3 %) et les enfants de classes moyennes (30,5 %) sont majoritaires au sein de notre échantillon, les enfants de classes populaires constituent la catégorie la plus nombreuse (43,2 %)⁷.

Ces trois catégories d'enfants n'habitent pas de la même manière les quartiers gentrifiés. Les enfants de classes moyennes supérieures sont les plus enclins à avoir « un très fort usage » des quartiers enquêtés (37 % contre 30 % pour l'ensemble des enfants). Ils sont en particulier proportionnellement les plus nombreux à pratiquer localement des activités périscolaires, et à cumuler des activités périscolaires au sein de l'école et des activités périscolaires ailleurs dans le quartier, et les plus nombreux à fréquenter très souvent ou souvent les commerces. Contrairement à ce que l'on aurait pu attendre⁸, les enfants de classes populaires ont aussi tendance à « habiter » pleinement nos trois quartiers : parmi eux, plus d'un enfant sur trois se caractérise par un « très fort usage » du quartier, et plus d'un enfant sur quatre par un « fort usage ». Cette tendance, plus marquée pour les enfants de classes populaires pour qui le quartier gentrifié est le quartier de résidence, constitue peut-être en partie un effet de la gentrification, allant dans le sens d'une relative uniformisation, dans les quartiers gentrifiés, des modes d'habiter des enfants des classes populaires et des modes d'habiter des enfants de classes moyennes supérieures qu'ils côtoient.

En même temps, les enfants de classes populaires n'ont pas exactement les mêmes usages des quartiers enquêtés que les enfants de classes moyennes supérieures. Les premiers sont ainsi proportionnellement beaucoup moins nombreux à pratiquer des activités périscolaires dans les quartiers de l'enquête (notamment hors de l'école), et moins nombreux également à fréquenter, très souvent ou souvent, les commerces. Inversement, ils fréquentent plus massivement les parcs et les jardins publics, mais aussi les bibliothèques. Ce dernier résultat, apparemment contradictoire avec les travaux soulignant les liens forts entre « capital culturel » et pratiques culturelles (Bourdieu, 1979), peut sans doute expliquer pour une large part deux phénomènes distincts identifiés lors des entretiens réalisés auprès des enfants : d'un côté, certains enfants de classes moyennes supérieures, parce qu'ils disposent en quelque sorte d'une bibliothèque à domicile, n'éprouvent pas le besoin pour leurs pratiques de lecture de fréquenter les bibliothèques publiques, ce qui confirme la tendance de ces catégories

sociales à la marchandisation et à la privatisation de l'accès aux équipements (McNeal, 1992; McKendrick *et al.*, 2000); d'un autre côté, certains enfants de classes populaires fréquentent les bibliothèques publiques non seulement pour emprunter des livres, mais aussi, et parfois principalement, pour utiliser des outils informatiques qu'ils ne possèdent pas chez eux.

Enfin, à l'opposé de ces deux catégories d'enfants, les enfants de classes moyennes se distinguent par un usage beaucoup plus limité des quartiers gentrifiés⁹ : ils sont, par exemple, les plus nombreux proportionnellement à ne pas fréquenter ou à fréquenter rarement les bibliothèques, et les plus nombreux à ne pas fréquenter les parcs et les jardins publics ou à le faire rarement. Leur rapport plus distancié aux quartiers gentrifiés, et tout particulièrement aux lieux précédemment cités et au contraire fortement investis par les enfants de classes populaires, tient sans doute pour une part à leur position sociale « intermédiaire » entre les enfants de classes moyennes supérieures et les enfants de classes populaires. En effet, et pour le dire en quelques mots, parce qu'habiter ces quartiers gentrifiés c'est aussi cohabiter avec des enfants de différents milieux sociaux, et parce que la distance sociale qui sépare les enfants de classes moyennes des enfants de classes populaires est moins nette que celle qui sépare les enfants des classes moyennes supérieures des enfants de classes populaires, les enfants de classes moyennes peuvent sans doute plus difficilement s'engager, ou être autorisés par leurs parents à s'engager, dans des rapports de cohabitation avec des enfants de classes populaires¹⁰. Le poids du milieu social des enfants ne pèse pas seulement sur l'intensité et la nature de leurs usages des quartiers gentrifiés. Il intervient aussi avec force dans l'encadrement de ces usages (par les parents, par un grand-parent, par une baby-sitter, etc.). Ici, comme dans d'autres contextes (Lareau, 2003), le contraste entre les enfants de classes moyennes supérieures et les enfants de classes populaires est très marqué : globalement, les usages des quartiers gentrifiés des enfants de classes moyennes supérieures sont souvent très fortement encadrés; au contraire, les enfants de classes populaires se caractérisent fréquemment par des usages beaucoup plus autonomes (cf. tableau 5).

Tableau 5 : L'encadrement des usages des quartiers enquêtés selon le milieu social des enfants.

	Très fort	Fort	Souple ou très souple	Total
Classes moyennes supérieures	46,7 %	33,3 %	20,0 %	100
Classes moyennes	30,3 %	33,3 %	36,4 %	100
Classes populaires	17,1 %	41,5 %	41,5 %	100
Total	29,8 %	36,5 %	33,7 %	100

De surcroît, les enfants de classes moyennes supérieures et les enfants de milieux populaires (et notamment, dans les deux cas, ceux pour qui le quartier gentrifié est aussi le quartier de résidence) se distinguent au regard des activités qu'ils pratiquent à l'extérieur des quartiers d'enquête. En effet, les premiers ont beaucoup plus souvent tendance que les seconds à pratiquer (aussi) des activités (sportives, artistiques, culturelles...) à l'extérieur des trois quartiers gentrifiés retenus. Autrement dit, les enfants de classes moyennes supérieures « habitent » fortement les quartiers gentrifiés. Cependant, leurs usages de ces quartiers sont très encadrés et s'accompagnent de nombreuses pratiques à l'extérieur de ces quartiers. De leur côté, les enfants des classes populaires, et plus particulièrement ceux qui habitent ces quartiers gentrifiés, ont également de nombreux usages de ces quartiers, mais qui sont à la fois moins encadrés et plus exclusifs. Enfin, les enfants des classes moyennes se caractérisent par un rapport aux quartiers gentrifiés plus distancié, et par des usages de ces quartiers beaucoup plus diversement encadrés.

Une histoire d'enfants et une affaire de familles

Le milieu social n'est pas le seul élément qui façonne les rapports que les enfants entretiennent avec les quartiers gentrifiés. Leur sexe et leur âge, mais également la configuration familiale dans laquelle ils sont insérés, participent aussi à la structuration de leurs manières d'habiter ces quartiers, de façon différenciée selon les milieux sociaux.

24

25

Les quartiers des filles et les quartiers des garçons

28

29

30

Globalement, filles et garçons ne se distinguent pas au niveau de l'indice d'usage du quartier, mais cela ne signifie pas qu'ils habitent le quartier de la même manière. Plus précisément, s'ils fréquentent dans des proportions très semblables les commerces et les bibliothèques, ils n'ont pas le même usage des parcs et des jardins publics, et ne participent pas de façon identique aux activités périscolaires proposées localement, au sein des établissements scolaires ou ailleurs dans le quartier. Les garçons ont ainsi davantage tendance à fréquenter les parcs et les jardins publics que les filles. Inversement, les filles sont proportionnellement plus nombreuses à pratiquer des activités périscolaires, et pratiquent davantage ces activités au sein des établissements scolaires qu'ailleurs dans le quartier. Autrement dit, le rapport aux quartiers gentrifiés des filles apparaît plus institutionnalisé que celui des garçons. Il est aussi, et cela va dans le même sens, beaucoup plus encadré par les parents. Au sein de notre population, plus de trois filles sur quatre sont « très fortement » ou « fortement » encadrées dans leurs usages de ces quartiers par leurs parents, qui les accompagnent au parc, à la bibliothèque, à leurs activités périscolaires, etc. Au contraire, dans ce même registre, plus d'un garcon sur deux bénéficie d'un encadrement « souple ou très souple ». Ce contrôle social (par les institutions, par les parents) fortement sexué des manières d'habiter les quartiers enquêtés, qui n'est pas propre aux quartiers gentrifiés (Valentine, 2004), se retrouve dans l'accompagnement des trajets domicile-école : les filles sont surreprésentées parmi les enfants qui effectuent ces trajets toujours accompagnés de leurs parents ; les garçons, à l'inverse, sont surreprésentés parmi les enfants qui font ces trajets toujours seuls.

Un rapport au quartier qui diminue avec l'avancée en âge

Dans notre échantillon, les écarts d'âge entre les enfants ne sont pas très élevés (deux ans séparent les enfants les plus jeunes, âgés de 9 ans au moment de l'enquête, des enfants les plus âgés), mais la prise en compte de cette caractéristique permet de repérer une tendance sensible : les rapports aux quartiers gentrifiés des enfants diminuent avec l'avancée en âge. Les enfants les plus jeunes sont ainsi les plus nombreux proportionnellement à cumuler les quatre registres de pratiques. À l'opposé, les enfants âgés de 11 ans sont ceux qui sont les plus enclins à avoir un « faible usage » des quartiers enquêtés, les enfants de 10 ans occupant ici une position intermédiaire. Cette tendance globale se retrouve pleinement en ce qui concerne la fréquentation des commerces et celle des bibliothèques, ou bien encore la pratique d'activités périscolaires¹¹. Et elle intervient aussi, mais pas totalement, dans la fréquentation des parcs et des jardins publics¹². Plusieurs éléments (saisis lors des entretiens avec les enfants) peuvent être avancés pour expliquer cette désaffection progressive (et relative) des enfants pour ces quartiers lorsqu'ils grandissent. Tout d'abord, en grandissant, les enfants apparaissent moins disposés à participer à des activités encadrées. De même, ils sont moins enclins à accompagner leurs parents pour les courses quotidiennes. Enfin, parce qu'ils sont plus âgés, ils sont à la fois plus souvent autorisés à se déplacer en dehors de leur quartier de résidence et plus à même de le faire (éventuellement pour pratiquer des activités extrascolaires). Cette plus grande liberté de déplacement qui caractérise les enfants les plus âgés est notamment observable dans les trajets effectués par les enfants entre leur domicile et leur école : les enfants âgés de 11 ans sont nombreux à réaliser ces trajets parfois seuls et parfois accompagnés (par des copains/copines ou par leurs parents); les enfants âgés de 9 ans sont au contraire très nombreux à effectuer ces trajets systématiquement accompagnés de leurs parents.

Des rapports aux quartiers différenciés selon les configurations familiales

Les enfants enquêtés ne vivent pas dans les mêmes familles. Certains enfants habitent avec leurs deux parents, alors que d'autres enfants habitent avec un seul parent (la mère dans la presque totalité des cas), disposant parfois d'un deuxième logement qu'ils occupent occasionnellement (le week-end ou pendant les vacances) avec l'autre parent. De même, certains enfants n'ont pas de fratrie, tandis que d'autres habitent avec des frères et/ou des

sœurs, qui peuvent être plus âgés ou moins âgés qu'eux. Tout cela intervient aussi dans les rapports que les enfants entretiennent aux quartiers gentrifiés.

Par exemple, les enfants qui habitent avec leur mère seule ont plus fortement tendance que les enfants habitant avec leurs deux parents à avoir « un faible usage » ou un « usage limité » des quartiers observés. Ils sont en particulier beaucoup plus nombreux à ne pas fréquenter ou à fréquenter rarement les parcs et les jardins publics, et beaucoup plus nombreux à ne pas pratiquer d'activités périscolaires hors des établissements scolaires. Parce qu'ils habitent avec un seul parent, et que ce parent est (de ce fait) souvent peu disponible, ces enfants de familles monoparentales rencontrent en effet plus de difficultés à être accompagnés pour aller au parc ou à leurs activités (sportives, artistiques, etc.). De surcroît, leur moindre investissement local s'explique par le double fait qu'une partie de ces enfants ont un deuxième logement et qu'ils sont moins souvent présents dans ces quartiers, en particulier le week-end (qui constitue, par exemple, un moment privilégié pour la fréquentation des parcs). En même temps, parce qu'ils habitent avec un seul parent et un parent souvent peu disponible, ces enfants sont moins encadrés dans leurs usages des quartiers gentrifiés, et effectuent seuls le trajet de leur domicile à l'école plus souvent que les enfants habitant avec leurs deux parents.

Autre illustration, qui renvoie à la composition de la fratrie, les enfants qui habitent avec des frères et/ou des sœurs ont des manières d'habiter les quartiers enquêtés plus développées que les enfants uniques : ils fréquentent davantage les commerces, les bibliothèques, les parcs et les jardins publics. Il faut peut-être y voir ici autant un effet de nombre, limitant les mobilités et les pratiques hors du quartier de chacun des membres de la fratrie, qu'un effet de groupe, les pratiques du quartier des frères et/ou des sœurs pouvant favoriser l'ancrage local des autres membres de la fratrie. Dans ce deuxième scénario, les enfants aînés de la famille semblent d'ailleurs jouer souvent le rôle de « pionniers », puisque ce sont eux, parmi les enfants ayant des frères et/ou des sœurs, qui cumulent le plus grand nombre de pratiques dans les quartiers enquêtés. Enfin, il apparaît aussi que l'encadrement des pratiques locales des enfants varie selon leur position sociale au sein de la fratrie : les enfants ayant des frères et/ou des sœurs plus âgés (qui peuvent les accompagner dans leurs déplacements) sont souvent moins encadrés par leurs parents dans leurs usages des quartiers gentrifiés que les enfants aînés de la famille, et que les enfants fils ou filles uniques.

Caractéristiques individuelles et milieu social

Ces différenciations, individuelles et familiales, sont observables dans les trois quartiers de l'enquête, avec de très légères variations locales. Elles se retrouvent aussi à l'intérieur des trois catégories d'enfants que nous avons distinguées sur la base du milieu social des enfants, mais avec ici des variations qui peuvent être très marquées d'un milieu social à l'autre. Il en va ainsi de la différenciation filles/garçons dans l'encadrement des usages des quartiers gentrifiés. Globalement, nous l'avons vu, les usages des filles sont beaucoup plus encadrés que les usages des garçons. Mais si cette différenciation est très nette à l'intérieur de la population des enfants de classes populaires et à l'intérieur de la population des enfants de classes moyennes, elle est en revanche beaucoup moins visible dans la population des enfants de classes moyennes supérieures. Dans cette population, filles et garçons ont en effet tous deux des usages très encadrés. Plus encore, la prise en compte conjointe de ces deux variables permet d'observer, par exemple, que les garçons de classes moyennes supérieures ont des usages des quartiers gentrifiés plus encadrés que les filles de classes populaires : plus de la moitié des garçons de classes moyennes supérieures sont « très fortement » encadrés par leurs parents dans leurs usages du quartier, contre moins de 20 % des filles de milieux populaires. Autrement dit, l'encadrement des manières d'habiter des garçons et celui des filles varient significativement selon le milieu social.

Des vies de quartier très contrastées

Les enfants enquêtés ont donc des vies de quartier très contrastées en fonction de leur lieu d'habitation, de leur milieu social, de leur âge, de leur genre, et de leur configuration familiale. Si l'on considère ces variables de façon transversale, les rapports aux quartiers apparaissent très structurés par la distance spatiale au quartier gentrifié. Mais en même temps, les effets de

31

32

33

celle-ci sont considérablement retravaillés par les différenciations sociales, laissant apparaître plusieurs catégories d'enfants dont les pratiques et les sociabilités sont très diverses au sein des quartiers gentrifiés.

Ainsi, on a montré que les enfants dont le quartier gentrifié est le quartier de résidence en ont des usages plus intensifs et diversifiés que ceux dont c'est le quartier d'école. Mais la distance spatiale joue différemment sur le rapport au quartier des enfants en fonction de leur milieu social. D'abord, les enfants des classes moyennes supérieures habitant les quartiers gentrifiés sont ceux dont la vie au sein de ces quartiers est de loin la plus développée. Si les enfants de même milieu social habitant en dehors des quartiers gentrifiés ont des usages des quartiers gentrifiés moins forts que les premiers, ils demeurent cependant assez importants. Ainsi, pour les enfants des classes moyennes supérieures, la distance géographique n'est pas rédhibitoire, et elle est atténuée par une forte motorisation de leurs familles, par des pratiques globalement plus ouvertes sur l'ensemble de la ville, par une communauté de goûts, c'est-àdire, ultimement, par la proximité sociale.

À l'opposé, la distance spatiale a un fort impact sur le rapport au quartier gentrifié des enfants des classes populaires, et deux groupes d'enfants se distinguent à l'intérieur de cette catégorie. Le premier est composé d'enfants qui habitent hors des quartiers gentrifiés : parmi tous les enfants enquêtés, ce sont eux qui attestent des usages les plus faibles et les moins diversifiés. Autrement dit, pour eux, la distance géographique est considérablement renforcée par la distance sociale au quartier. Inversement, les enfants de milieux populaires résidant au sein des quartiers gentrifiés « habitent » ces quartiers de façon plus intensive que leurs camarades du premier groupe, avec un indice d'usage s'approchant de celui des enfants des classes moyennes supérieures. Dans leur cas, la proximité spatiale a pour effet d'atténuer la distance sociale. Enfin, les enfants des classes moyennes font figure de catégorie « intermédiaire » : leurs usages attestent de rapports au quartier plus distanciés que les deux catégories sociales précédentes, y compris pour les enfants habitant dans les quartiers gentrifiés.

Les rapports au quartier des enfants sont encore complexifiés par l'influence du genre, de l'âge ou de la configuration familiale des enfants. Par exemple, si les enfants de milieu populaire habitant hors des quartiers gentrifiés sont très éloignés à la fois géographiquement et socialement des quartiers gentrifiés, c'est encore plus marqué pour les garçons que pour les filles, et pour les enfants de familles monoparentales que pour ceux de foyers où les deux parents sont présents. À l'opposé, ce sont les filles des classes moyennes supérieures résidant dans les quartiers gentrifiés et qui vivent avec leurs deux parents qui en ont les pratiques les plus intenses, et en même temps les plus encadrées.

Bien sûr, ces forts contrastes dans les usages des quartiers gentrifiés font écho à des variations non moins sensibles dans les sociabilités des enfants enquêtés. Précisons que dans ce registre, les données quantitatives de notre enquête sont moins abondantes, et que la constitution d'indices a de fait été plus complexe. En conséquence, il ne sera fait état ici que d'un nombre limité de dimensions de la sociabilité. Quelques tendances se dessinent cependant nettement. Tout d'abord, il apparaît que la plupart des enfants enquêtés expérimentent un réel mélange social dans leurs sociabilités, de manière cependant plus accentuée dans le cadre scolaire que dans le contexte du quartier. Ensuite, les sociabilités et les rapports à la mixité sociale des enfants, de manière convergente avec ce que l'on a montré pour leurs usages, sont fortement structurés à la fois par les différenciations sociales et la distance spatiale.

Pour les enfants des classes moyennes supérieures, de même que la distance spatiale n'est pas un obstacle insurmontable à leurs usages, elle a peu d'effets sur leurs sociabilités et leur ouverture (contrôlée) à la mixité dans les quartiers gentrifiés. Ces enfants sont en effet plus ouverts à la mixité sociale à l'école que les enfants des autres milieux sociaux. Hors de l'école, ils ont plus tendance que les autres enfants à cumuler les amis rencontrés dans et en dehors de l'école, et en même temps, leurs sociabilités dans le quartier relèvent davantage d'une logique d'entre-soi. Par conséquent, le fait d'habiter ou non dans les quartiers gentrifiés (socialement mixtes) altère peu leur faible ouverture sociale en dehors de l'école.

Pour les enfants des milieux populaires, la distance spatiale a une forte incidence non seulement sur leurs usages, mais aussi sur leurs sociabilités. Ainsi, de façon générale et

35

36

37

38

39

indépendamment de la localisation de leur domicile, ces enfants sont ceux dont les sociabilités à l'école sont les plus introverties socialement. En revanche, ils ont plus tendance que les autres à fréquenter des enfants d'autres milieux sociaux en dehors de l'établissement scolaire. Le contraste est donc net entre les enfants de milieux populaires qui habitent en dehors des quartiers gentrifiés et ceux qui y résident. Pour les premiers, la distance spatiale renforce considérablement les effets de la distance sociale, non seulement sur leurs usages mais aussi sur leurs sociabilités, accentuant l'enfermement social de leurs sociabilités. Inversement, le fait d'habiter dans les quartiers gentrifiés ouvre les seconds à la possibilité de développer des sociabilités mixtes ancrées localement, et ces sociabilités contribuent à renforcer leurs pratiques du quartier gentrifié.

- Quant aux sociabilités des enfants des classes moyennes, elles se distinguent de celles des deux autres catégories sociales. Comme les enfants des classes moyennes supérieures, leurs sociabilités scolaires tendent à l'ouverture sociale. En revanche, ils sont moins engagés qu'eux dans des relations amicales dans le quartier, et dans ce contexte extrascolaire, ils attestent d'un entre-soi nettement plus marqué que les enfants des deux autres catégories sociales. Leur distance sociale au quartier gentrifié est finalement autant révélée dans leurs usages que dans leurs sociabilités.
- Ainsi, l'observation des usages et des sociabilités des enfants enquêtés dans ces quartiers gentrifiés atteste d'enfances socialement fort différenciées, qui démontrent qu'il n'existe pas une « vie de quartier de l'enfant » générique.

Conclusion

- En plaçant la focale sur les enfants, cet article permet de mettre au jour d'autres « réalités » des quartiers gentrifiés et d'autres aspects de la gentrification. Ainsi, il apparaît que ces quartiers (lorsqu'ils mettent en jeu des familles) sont aussi des lieux pleinement habités par les enfants, qu'ils y résident ou non. Comparativement à ce que donne à voir la littérature « adulte » sur la gentrification, il apparaît de surcroît que les rapports de cohabitation qui s'instaurent dans les quartiers gentrifiés ne sont pas toujours marqués par des logiques d'entre-soi social. Aux Batignolles, à Stoke Newington et à Noe Valley, les enfants pratiquent en effet davantage « la mixité sociale » que leurs parents, et plus généralement, que les adultes qui résident dans des quartiers gentrifiés.
- L'observation simultanée de ces mêmes tendances dans trois quartiers situés dans trois villes et dans trois pays différents permet de souligner leur forte récurrence. Mais l'intérêt de l'analyse comparative menée dans cet article (et du caractère transnational de la recherche) est aussi de montrer que les enfants qui résident dans des quartiers gentrifiés (ou qui les fréquentent) à Paris, à Londres ou à San Francisco n'habitent pas et ne cohabitent pas exactement de la même manière. Ainsi est-il apparu par exemple que les usages du quartier des enfants américains étaient souvent beaucoup plus encadrés (par leurs parents) que ceux des enfants français et anglais.
- Ces différences ne sont pas les seules. À l'intérieur de chacun des trois quartiers, les enfants déploient des manières variées d'habiter et de cohabiter, en fonction de leur milieu social et de la localisation de leur domicile. De ces deux facteurs, le milieu social s'avère le plus déterminant et la distance spatiale (du domicile à l'école et au quartier) a un effet plus important sur les rapports au quartier gentrifié pour les enfants de classes populaires que pour ceux des classes moyennes supérieures. Mais les pratiques et les sociabilités locales des enfants dépendent aussi, de façon plus ou marquée selon le milieu social, de leur âge, de leur sexe, de la composition de leur fratrie et de leur famille.
- Enfin, nos analyses confirment la place importante qu'occupe le quartier dans la vie sociale des enfants. Mais en même temps, à l'encontre de certains propos généralisants faisant du quartier le territoire des enfants, elles montrent que le quartier dans lequel ceux-ci résident ne constitue pas l'unique lieu de leur vie sociale quand leur école se situe dans un autre quartier, qui peut plus ou moins fortement polariser leurs pratiques et leurs relations sociales, ou quand leur école se situe dans leur quartier de résidence, lorsque les enfants fréquentent d'autres lieux de la ville plus ou moins éloignés de leur domicile (pour leurs activités de loisirs par exemple).

Pour approfondir et prolonger ces analyses, il serait pertinent d'étudier en quoi ces pratiques à la fois spatiales et sociales participent, de façon différenciée, à la socialisation des enfants, à la « formation sociale » de leurs manières de voir, d'agir et de penser (Darmon, 2010). Il serait utile aussi d'observer les manières d'habiter, et les effets socialisateurs de ces manières d'habiter, d'autres enfants résidant dans d'autres types de quartiers, par exemple dans des quartiers populaires (comme l'enfant Richard Hoggart de 33 Newport Street), ou dans des quartiers bourgeois. C'est ce que nous nous proposons de faire dans une nouvelle recherche que nous avons engagée, à Paris et à San Francisco.

Bibliographie

Ananian (S.), Bauer (D.), « Les temps périscolaires », Études et résultats, 611, DREES, novembre 2007.

Ascher (F.), Metapolis ou l'avenir des villes, Paris, Odile Jacob, 1995.

Atkinson (R.), Bridge (G.), (eds.), Gentrification in a Global Context. The New Urban Colonialism, Milton Park, Routledge, 2005.

Authier (J.-Y.), « Les rapports au quartier », in Authier (J.-Y.), (dir.), Du Domicile à la Ville. Vivre en quartier ancien, Paris, Anthropos, 2001.

Authier (J.-Y.), « Les pratiques sociales de coprésence dans les espaces résidentiels : mixité et proximité », in Jaillet (M.-C.), Perrin (E.), Ménard (F.), Diversité sociale, ségrégation urbaine et mixité, Paris, Éditions du PUCA, 2008.

Authier (J.-Y.), Bidou-Zachariasen, (C.), (dir.), « La gentrification urbaine », Espaces et Sociétés, 132-133, 2008.

Authier (J.-Y.), Lehman-Frisch (S.), « Le Goût des autres. *Gentrification Told by Children* », *Urban Studies*, 2012 (à paraître).

Ball (S. J.), Vincent (C.), Kemp (S.), « "Un agréable mélange d'enfants". Prise en charge de la petite enfance, mixité sociale et classes moyennes », Éducation et Sociétés, n° 14, 2004.

Bourdieu (P.), La Distinction. Critique sociale du jugement, Paris, Les éditions de Minuit, 1979.

Bridge (G.), Dowling (R.), « Microgeographies of Retailing and Gentrification », *Australian Geographer*, 32 (1), 2001.

Butler (T.), « Living in the Bubble. Gentrification and its "Others" in North London », *Urban Studies*, 40 (12), 2003.

Butler (T.), avec Robson (G.), London Calling: The Middle Classes and the Remaking of Inner London, Oxford, Berg Publishers, 2003.

Casabianca (R.-M. de), Enfants sans air. Étude sociologique des enfants d'un quartier urbain, Paris, Fleurus, 1959.

Chawla (L.) (dir.), *Growing Up in an Urbanizing World*, Londres, UNESCO, Eathscan Publications, 2002.

Chombart de Lauwe (M.-J.) (dir.), Dans la ville, des enfants, Paris, Autrement, 10, 1977.

Christensen (P.), O'Brien (M.) (dir.), Children in the City: Home, Neighbourhood and Community, Londres, Routledge, 2003.

Clerval (A.), La gentrification à Paris intra-muros. Dynamiques spatiales, rapports sociaux et politiques publiques, thèse de doctorat en géographie, Université de Paris 1, 2008.

Collet (A.), Générations de classes moyennes et travail de gentrification. Changement social et changement urbain dans le Bas-Montreuil et à la Croix-Rousse, 1975-2005, thèse de doctorat en sociologie, Université de Lyon 2, 2010.

Danic (I.), David (O.), Depeau (S.), (dir.), Enfants et jeunes dans les espaces du quotidien, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2010.

Danic (I.), Delalande (J.), Rayou (P.), Enquêtes auprès d'enfants et de jeunes : Objets, méthodes et terrains de recherche en sciences sociales, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2006.

Dansereau (F.), « La réanimation urbaine et la reconquête des quartiers anciens par les couches moyennes. Tour d'horizon de la littérature nord-américaine », *Sociologie du Travail*, 21 (2), 1985.

Darmon (M.), La socialisation, Paris, Armand Colin, 2010.

Depeau (S.), « Radioscopie des territoires de la mobilité des enfants en milieu urbain. Comparaison entre Paris intra-muros et banlieue parisienne », *Enfances, Familles, Générations*, 8, 2008.

Depeau (S.), L'enfant en ville. Autonomie de déplacement et accessibilité environnementale, thèse de doctorat en psychologie, Université de Paris 5, 2003.

Enaux (C.), Legendre (A.), « Méthode d'identification des lieux investis par des enfants de six à onze ans dans leur espace de vie urbain quotidien », in Danic (I.), David (O.), Depeau (S.), (dir.), Enfants et jeunes dans les espaces du quotidien, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2010.

Frémont (A.), La région, espace vécu, Paris, Champs Flammarion, 1976.

Glass (R.), « Introduction. Aspects of Change », in Center for Urban Studies (Ed.), London. Aspects of Change, Londres, McKibbon and Kee, 1964.

Hart (R.), Children's Experience of Place. A Developmental Study, New York, Irvington Publishers, 1979.

Hoggart (R.), 33 Newport Street. Autobiographie d'un intellectuel issu des classes populaires anglaises, Paris, Seuil (pour la traduction française), 1991.

Holloway (S.), Valentine (G.), *Children's Geographies : Playing, Living, Learning*, Londres, New York, Routledge, 2000.

Karsten (L.), « Family Gentrifyers. Challenging the City as a Place Simultaneously to Build a Career and to Raise Children », *Urban Studies*, 40 (12), 2003.

Karsten (L.), « It All Used to be Better? Different Generations on Continuity and Change in Urban Children's Daily Use of Space », *Children's Geographies*, 3(3), 2005.

Karsten (L.), « Housing as a Way of Life. Towards an Understanding of Middle-Class Families' Preferences for an Urban Residential Location », *Housing Studies*, 22 (1), 2007.

Lareau (A.), *Unequal Childhoods. Class, Race and Family Life*, Berkeley, Los Angeles, Londres, University of California Press, 2003.

Lees (L.), Slater (T.), Wyly (E.), Gentrification, Londres et New York, Routledge, 2008.

Legendre (A.), « Évolution de la connaissance et de l'utilisation des espaces publics extérieurs entre 6 et 11 ans : le cas d'Arpajon, une petite ville de la banlieue parisienne », *in* Lehman-Frisch (S.), « "Like a Village". Les habitants et leur rue commerçante dans Noe Valley, un quartier gentrifié de San Francisco », *Espaces et Sociétés*, n° 108-109, 2002.

Lehman-Frisch (S.), Vivet (J.), « Géographies des enfants et des jeunes », *Carnets de géographes*, n ° 3, 2011.

Ley (D.), The New Middle Class and the Remaking of the Central City, New York, Oxford University Press, 1996.

Lynch (K.), Growing Up in Cities, Cambridge, Massachussetts, MIT Press, 1977.

McKendrick (J. H.), Bradford (M. G.), Fielder (A. V.), "Time for a party! Making Sense of the Commercialisation of leisure space for children", in Holloway (S.), Valentine (G.), Children's Geographies: Playing, Living, Learning, Londres, New York, Routledge, 2000, p. 100-118.

McNeal (J.), Kids as Customers: A Handbook of Marketing to Children, New York, Lexington, 1992.

Morelle (M.), La rue des enfants, les enfants des rues, CNRS Éditions, 2007.

Nordström (M.), « Children's Views on Child-friendly Environments in Different Geographical Cultural and Social Neighbourhoods », *Urban Studies*, 47 (3), 2010.

Oberti (M.), L'école dans la ville : Ségrégation, mixité, carte scolaire, Paris, Les Presses de Sciences Po, 2007.

Ramadier (T.), Depeau (S.), « Approche méthodologique (JRS) et développementale de la représentation de l'espace quotidien de l'enfant », in Danic (I.), David (O.), Depeau (S.), (dir.), Enfants et jeunes dans les espaces du quotidien, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2010.

Sautory (O.), Drees, Biausque (V.), Vidalenc (J.), « Le temps périscolaire et les contraintes professionnelles des parents », *INSEE Première*, 1370, septembre 2011.

Sirota (R.) (dir.), Éléments pour une sociologie de l'enfance, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2006.

Tessier (S.) (dir.), L'enfant des rues. Contribution à une socio-anthropologie de l'enfant en grande difficulté dans l'espace urbain, Paris, L'Harmattan, 2005.

Tsoukala (T.), Les territoires urbains de l'enfant, L'Harmattan, 2007.

Valentine (G.), Public Space and the Culture of Childhood, Ashgate, 2004.

Van Criekingen (M.), « Réurbanisation ou gentrification ? Parcours d'entrée dans la vie adulte et changements urbains à Bruxelles », *Espaces et Sociétés*, 134, 2008.

Van Zanten (A.), Choisir son école. Stratégies familiales et médiations locales, Paris, Presses universitaires de France, 2009.

Ward (C.), The Child in the City, Londres, Architectural Press, 1978.

Wimer (C.), Bouffard (S. M.), Caronongan (P.), Dearing (E.), Simpkins (S.), Little (P. M. D.), Weiss (H.), What Are Kids Getting Into These Days? Demographic Differences in Youth Out-of School Time Participation, Harvard Family Research Project, mars 2006.

Annexe

Annexe méthodologique

Les analyses et résultats présentés dans cet article sont issus d'une enquête menée auprès de 125 enfants, 63 filles et 62 garçons, âgés de 9 à 11 ans. Pour constituer cette population, et en particulier pour avoir un échantillon d'enfants diversifié, nous avons choisi, dans chacun des trois quartiers de la recherche, une école publique et une école privée¹³, et à l'intérieur de chaque école, une classe de Cours Moyen 1ère année (CM1) ou une classe de Cours Moyen 2ème année (CM2) ou de niveaux équivalents (Year 5 à Londres, Grades 4 et 5 à San Francisco).

Tableau 1 : Répartition de l'échantillon selon les quartiers, les écoles et les classes

			École privée		Total
Batignolles	27	CM1	14	CM2	41
Noe Valley	21	Grades 4 et 5	11	Grade 4	32
Stoke Newington	52	Year 5	0	-	52
Total	100		25		125

Dans tous les cas, les classes retenues sont socialement et culturellement hétérogènes (de façon plus ou moins marquée selon les classes et les écoles), et accueillent à la fois des enfants qui habitent aux Batignolles, à Noe Valley ou à Stoke Newington, et des enfants qui résident à l'extérieur de ces quartiers, le plus souvent à proximité, mais aussi parfois dans d'autres quartiers de la ville (et même dans certains cas hors de la ville, mais nous n'avons pas pris en compte ces individus ici). Ainsi, pour certains enfants, le quartier gentrifié (les Batignolles, Noe Valley ou Stoke Newington) constitue leur quartier de résidence (et le quartier où se situe leur école), alors que pour d'autres enfants le quartier gentrifié correspond au quartier de leur école (mais pas à leur quartier de résidence).

Tableau 2 : Répartition de l'échantillon selon le type de quartier dans les trois quartiers

	Quartier de résidence	Quartier d'école	Total
Batignolles	22	19	41
Noe Valley	10	22	32
Stoke Newington	28	24	52
Total	60	65	125

Pour saisir les rapports effectifs et symboliques entretenus par ces enfants aux trois quartiers gentrifiés sélectionnés, nous avons procédé en deux étapes. Dans un premier temps, nous leur avons demandé de dessiner leur quartier. Puis, nous avons réalisé avec eux des entretiens individuels, d'une vingtaine de minutes, à partir d'un jeu de sept photos des quartiers d'enquête (délimités par nous), dans lequel figuraient la bibliothèque du quartier, un parc, une rue commerçante, une station de transport en commun, l'autre école enquêtée dans le quartier, un marché couvert et une place située à la limite du quartier (remplacée, pour San Francisco, par la place centrale du centre-ville, Union Square). Ces photos, que les enfants étaient invités à commenter, visaient à saisir leurs connaissances et représentations du quartier, mais aussi à recueillir plus largement, à partir de questions associées à chaque photo, des informations sur leurs usages du quartier, sur leurs déplacements dans et hors du quartier, ou bien encore sur leurs sociabilités. Pour compléter ces informations, nous avons également effectué des entretiens avec les enseignants de ces enfants et avec leurs parents.

À partir des entretiens retranscrits des enfants, nous avons élaboré une base de données composée d'une part de plusieurs variables caractérisant leurs connaissances du quartier, leurs pratiques dans le quartier et hors du quartier, leurs sociabilités à l'école, dans le quartier et dans la ville, etc., et d'autre part, de

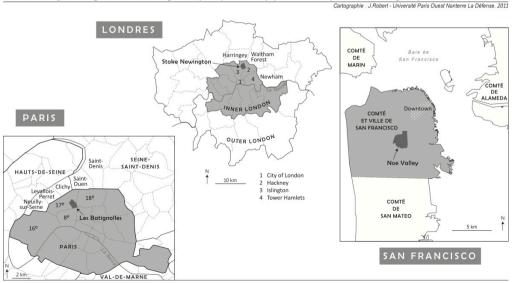
plusieurs variables permettant de différencier les enfants selon leur localisation, leur âge, leur sexe, la composition de leur famille, leur milieu social, etc.

Pour coder le milieu social des enfants, nous avons utilisé la nomenclature des professions et catégories sociales (PCS) de l'Institut national de la statistique et des études économiques (INSEE) et distingué trois grandes catégories : les classes moyennes supérieures, les classes moyennes et les classes populaires. Dans le cas de Noe Valley et de Stoke Newington, nous avons établi des équivalences entre les professions des parents (renseignées par les écoles, en retenant classiquement la profession de la personne de référence du ménage) et la nomenclature française.

Tableau 3 : Répartition de l'échantillon selon le milieu social dans les trois quartiers

	Batignolles	Stoke Newington	Noe Valley	Total
Classes moyennes supérieures - Chefs d'entreprise - Cadres du privé				
- Professeurs, professions scientifiques	9	7	15	31
- Professions de l'information, des arts et des spectacles				
- Cadres de la fonction publique				
Classes moyennes				
- Professeurs des écoles, instituteurs et professions assimilées				
- Professions intermédiaires santé et travail social				
- Professions intermédiaires de la fonction publique	15	12	9	36
- Professions intermédiaires du privé				
- Techniciens, contremaitres, agents de maîtrise				
- Artisans, commerçants				
Classes populaires				
- Employés	17	26	8	51
- Ouvriers				
Total	41	45	32	118

Doc 1 : Trois quartiers gentrifiés : les Batignolles (Paris), Noe Valley (San Francisco) et Stoke Newington (Londres)



Notes

- 1 La gentrification, il est vrai, n'est pas toujours une affaire de familles et d'enfants. Dans certains contextes, elle est davantage le fait de personnes seules ou de jeunes couples sans enfants (Dansereau, 1985; Van Criekingen, 2008). Cependant de nombreuses situations de gentrification mettent en jeu des ménages familiaux.
- 2 Voir Lehman-Frisch et Vivet, 2011.
- 3 Voir les cartes situées à la fin de l'annexe méthodologique.
- 4 Cette recherche a été financée par la Caisse nationale des allocations familiales et réalisée en collaboration avec Frédéric Dufaux (Université de Paris-Ouest).
- 5 Les « Ateliers bleus » proposent des activités culturelles, scientifiques ou sportives après l'école (de 16h30 à 18h00). L'objectif de ces ateliers est de permettre aux enfants de découvrir des disciplines qu'ils n'ont pas l'occasion de pratiquer régulièrement dans le cadre scolaire.
- 6 Toutes les écoles sélectionnées sont situées au cœur des quartiers gentrifiés, à proximité de leur rue commerçante principale, d'une bibliothèque et d'un parc.
- 7 Ce qui tend à confirmer l'idée selon laquelle la gentrification agirait sur l'espace scolaire avec un certain décalage temporel par rapport à l'espace social urbain (Clerval, 2008, p. 403).
- 8 La plupart des recherches soulignent en effet le mouvement de dépossession (symbolique et pratique) qui saisit les adultes issus des classes populaires dans les quartiers gentrifiés (Clerval, 2008 ; Lehman-Frisch, 2002).
- 9 43,8 % de ces enfants ont « un usage limité » et 15,6 % un « faible usage ».
- 10 De fait, comme nous l'avons souligné ailleurs, à partir de la comparaison de travaux menés auprès d'adultes résidant dans différents contextes de « mixité sociale », « pour que des relations sociales puissent s'instaurer entre différentes populations partageant un même espace résidentiel, il semble nécessaire que les différences entre les populations soient sans ambiguïtés, et qu'un renversement de situation puisse paraître impossible. En d'autres termes, quand la distance sociale est sans ambiguïté, quand le jeu des démarquages est inutile, quand il n'y a pas de risque de confusion et d'éclaboussures, alors des relations de sociabilité entre les différentes composantes sont possibles » (Authier, 2008, p. 111-112).
- 11 Dans ce dernier cas, il apparaît de surcroît que plus les enfants grandissent, plus ils ont tendance à pratiquer des activités hors de l'école plutôt qu'à l'école.
- 12 La proportion d'enfants ne fréquentant « jamais » ou « rarement » les parcs et les jardins publics augmentent avec l'âge. Mais parmi les enfants qui fréquentent les parcs et les jardins publics « très souvent » ou « souvent », les enfants âgés de 10 ans sont proportionnellement les plus nombreux à les fréquenter « très souvent ».
- 13 Dans le quartier de Stoke Newington, nous avons choisi une école publique et, en l'absence d'écoles privées, une école confessionnelle publique (qui donne aussi à voir des stratégies scolaires parentales autres que celles associées aux écoles publiques). Le profil de cette dernière est toutefois plus proche du profil des autres écoles publiques que de celui des écoles privées.

Pour citer cet article

Référence électronique

Jean-Yves Authier et Sonia Lehman-Frisch, « Variations sur un thème : Les manières d'habiter des enfants dans les quartiers gentrifiés à Paris, Londres et San Francisco », *Métropoles* [En ligne], 11 | 2012, mis en ligne le 12 décembre 2012, consulté le 10 septembre 2016. URL : http://metropoles.revues.org/4584

À propos des auteurs

Jean-Yves Authier

Professeur en sociologie, Université Lumière Lyon 2, Centre Max Weber, jean-yves.authier@univ-lyon2.fr

Sonia Lehman-Frisch

Maître de conférences en géographie, Université de Cergy-Pontoise, MRTE, sonia.frisch@ens.fr

Droits d'auteur

Métropoles est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Résumés

Si les rapports au quartier des adultes sont relativement bien étudiés par la littérature sur la gentrification, on ne peut pas en dire autant en ce qui concerne les enfants, qui, pourtant, constituent une population très visible de nombreux quartiers gentrifiés. Pour contribuer à combler cette lacune, cet article examine les représentations, les pratiques et les sociabilités d'enfants âgés de 9 à 11 ans dans trois quartiers gentrifiés de Paris, Londres et San Francisco. Les analyses présentées établissent que les quartiers gentrifiés (lorsqu'ils mettent en jeu des familles) sont des lieux pleinement habités par les enfants, qui pratiquent davantage « la mixité sociale » que leurs parents et, plus généralement, que les adultes qui résident dans ces quartiers. En même temps, l'article montre que les manières d'habiter et de cohabiter des enfants, dans les quartiers gentrifiés, sont traversées par de fortes différenciations, qui tiennent pour partie aux contextes dans lesquels ils résident, et pour partie aux caractéristiques sociales des enfants (milieu social, sexe, âge, position dans la fratrie...).

The gentrification literature has developed a quite extensive knowledge of the neighborhood experience of adult residents. However the same is not true about children who are still understudied despite their visibility in many gentrified neighborhoods. This paper aims to fill this gap by examining the discourse, practice and sociability of children aged 9 to 11 in three gentrified neighborhood of Paris, London and San Francisco. It argues that the children fully invest the gentrified neighborhoods (which involve families) and that they are more exposed to "social diversity" than their parents and, more broadly, than the adults who live in these neighborhoods. Simultaneously the paper shows that the children's ways of living and of coexisting in gentrified neighborhoods are marked by important differences. This results partly from their residential geographies and partly from their own social characteristics (social class, gender, age, position within the siblings...).

Entrées d'index

Mots-clés: gentrification, enfants, quartier, représentations, pratiques, sociabilités, différenciations sociales, comparaison internationale, Paris, Londres, San Francisco Keywords: gentrification, children, neighborhood, discourse, practices, sociability, social differentiation, international comparison, Paris, London, San Francisco